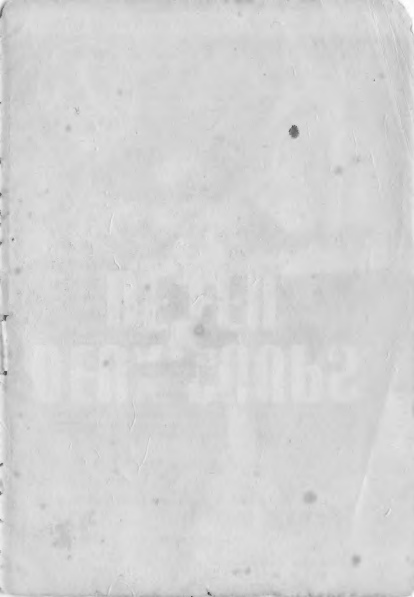


ANDRÉ CHARPENTIER

DEUX COUPS DE FEU



LA TECHNIQUE DU LIVRE



Deux Coups de Feu (1)

CHARITRE PREMIER

UN HOMME AUX ABOIS

M. Martial Brossard n'était pas un patron ponctuel; l'inexactitude était un de ses moindres défauts. Le matin, il arrivait à son bureau entre 9 et 11 heures. Pourtant, son appartement se trouvait au-dessus de l'Agence Commerciale Africaine, qu'il dirigeait, boulevard Haussmann; il n'avait qu'à descendre un petit escalier privé pour se rendre à son cabinet de travail.

Ce jour-là, fait extraordinaire, il pénétra dans son bureau quelques minutes après 9 heures. Sa secrétaire-dactylo, qui venait tout juste d'ôter son chapeau, s'entendit appeler; de la petite pièce attenante où elle travaillait, elle répondit sur un ton familier :

— Voilà, on y va.

Elle sortit de son sac, sa boîte à poudre et son rouge à lèvres et se refit une beauté sans se presser, puis elle ouvrit la porte et s'avança en souriant, mais son visage s'assombrit aussitôt en apercevant M. Martial Brossard. Le directeur était affaissé dans son fauteuil, l'air las, les traits contractés.

— Qu'y a-t-il? s'enquit-elle.

— Toujours la même chose, soupira-t-il.

Ses yeux se portèrent vers le plafond.

— Ta femme?

Il acquiesça d'un signe de tête.

— Ce que je peux être empoisonné!

— C'est que tu veux bien. Le divorce n'est pas fait pour les chiens.

Il passa la main sur son front. Cet homme d'une quarantaine d'année, à la face déjà burinée par les vicissitudes d'une existence mouvementée tant par les affaires que par le plaisir, semblait accablé.

— Ah! ma petite Ginette, si tu savais...

— Je m'en doute, fit-elle.

Depuis quelques mois que Ginette Darquin, jolie fille d'une vingtaine d'année, blonde et élancée, était devenue la maîtresse de son patron, ce n'était pas la première scène conjugale dont l'écho lui parvenait. Elle demanda :

Tous droits de reproduction, traduction et toutes adaptations, y compris la cinématographie muette ou parlante, le théâtre et la T. S. F. réservés pour tous pays, même I. U. R. S. S.

— Est-ce à cause de moi ?

Il répondit évasivement :

— Il s'agit de cela et de beaucoup d'autres histoires.

— Quelle vie tu mènes, mon pauvre ami.

— Parlons d'autre chose, fit-il en s'efforçant de chasser des soucis trop pressants. Au courrier, qu'y a-t-il ?

— Je ne l'ai pas encore dépouillé. Edouard vient de me le remettre.

— C'est bien, j'attendrai.

Il saisit au hasard un dossier placé parmi des paperasses, à la droite de son bureau et l'ouvrit distraitement en étouffant un bâillement. Pour changer l'atmosphère, créer une diversion, elle lança :

— Déjeunes-tu avec moi, aujourd'hui ?

Il haussa les épaules.

— Je te répondrai tout à l'heure.

— Tu ne m'as pas fait de compliments sur ma robe ; c'est une nouvelle.

Il allait répondre, lorsqu'un bruit venant du vestibule, sur lequel débouchait l'escalier privé de son appartement, le fit sursauter :

— Ce doit être elle, murmura-t-il. Je t'en prie, disparaïs dans ton bureau et n'en bouge pas ; inutile de compliquer davantage la situation.

Elle se retira rapidement. Il était temps ; Mme Brossard avait ouvert la porte du cabinet de travail. C'était une femme petite, brune, dont les trente ans étaient fortement accusés. Son visage reflétait une vive agitation ; elle s'avança vers son mari après avoir inspecté la pièce d'un rapide coup d'œil, comme pour y chercher une présence importune.

— Pourquoi viens-tu me relancer jusqu'ici ? Il avait été convenu, pourtant, que notre appartement suffirait à nos disputes quotidiennes et que nous éviterions de nous donner en spectacle au personnel.

— Ta conduite à mon égard devient de plus en plus odieuse et, puisque ce matin tu n'as pas eu le courage d'entendre mes explications, j'ai été obligée de venir te retrouver.

Il prit une attitude excochée.

— Puisque tu y tiens, je t'écoute, mais je croyais en être quitte pour toute la journée après la discussion d'hier soir et de ce matin.

Elle s'était arrêtée devant son bureau, en face de lui, et ses poings s'appuyaient sur le meuble, prêts à le marteler rageusement.

— Tu ne te débarrasseras pas de moi aussi facilement, mon cher. Je commence à voir clair dans ton jeu ; tes projets, je les devine : m'abandonner pour suivre quelque maîtresse, ta dactylo...

Il secoua la tête et ricana :

— Ta jalousie t'aveugle et te rends de plus en plus insupportable.

— Evidemment, si je fermais les yeux et me laissais duper, tu consentirais peut-être à me rendre la vie moins pénible; tu daignerais me considérer de temps en temps comme ta femme. Merci, mon cher, je ne suis pas de celles qui se contentent des restes.

Il tourna les pages du dossier qu'il avait étalé sur son sous-main comme pour indiquer que cette conversation se prolongeait trop à son gré. Ce geste mit le comble à la fureur de la jeune femme.

— Non content de me bafouer, tu me ruines, s'écria-t-elle.

Il redressa la tête, violemment courroucé :

— Vas-tu te taire! Si l'on t'entendait!

— Je me moque de ce que l'on peut dire, poursuivit-elle sans baisser le ton. La vérité ne m'effraie pas, moi; je le répète, nous allons à la ruine et tu ne l'ignores pas. Toutes tes canailleries ne nous sauveront pas de la catastrophe.

Il s'était levé, très pâle.

— Je t'ordonne de te taire.

— La misère te fait peur fil-elle sur un ton sarcastique. Tu pourras dire que tu es l'artisan de notre malheur; et encore, si la justice ne vient pas mettre le nez dans...

Il lui prit le bras, l'obligeant à se taire.

— Je ne sais ce qui m'empêche de...

Elle se dégagea d'un mouvement brusque, recula d'un pas.

— Je ne sais pas ce que tu vaux, dit-elle, mais tu ne me fais pas peur.

Il allait répondre, lorsque la sonnerie du téléphone retentit; il décrocha et se rassit.

— Allô!... Qui êtes-vous? ...Ah! oui. Eh bien, que me voulez-vous?... Vous dites : un rendez-vous?... Mais je n'ai rien à vous dire; cette vieille histoire ne m'intéresse pas; c'est du passé et je ne vois pas...

Il y eut un silence durant lequel M. Martial Brossard écouta la personne au bout du fil; puis il reprit :

— Je n'en vois pas la nécessité, si vous avez du temps à perdre, à votre gré, mais je vous le répète : n'attendez rien de cette entrevue; toutes les paroles sont désormais inutiles; enfin, je ne veux pas vous refuser... Entendu, à tout de suite, mademoiselle.

Il raccrocha le récepteur et passa la main sur son front dans un geste d'accablement. Mme Brossard reprit l'offensive :

— Une ancienne qui vient te relancer, probablement?

— Oui, si tu veux, répondit-il.

Mais sa pensée était visiblement ailleurs, et il semblait réfléchir sur les paroles échangées avec sa correspondante. Mme Brossard se disposa à reprendre la discussion au point où elle en était restée avant le coup de téléphone.

— Qu'as-tu décidé? interrogea-t-elle.

— Sur quel sujet?

— N'essaie pas d'éluder le problème.

On frappa à la porte; c'était le garçon de bureau Edouard.

— Bonjour, monsieur, madame, salua-t-il.

Le directeur de l'Agence Commerciale Africaine ne fut pas fâché de l'arrivée de son subordonné; elle lui apportait un répit.

— J'ai trois lettres recommandées à porter à la poste, monsieur. Puis-je y aller tout de suite?

— Si vous voulez. Mademoiselle Ginette est dans son bureau; prévenez-là de votre absence.

Edouard se retira. Mme Brossard s'était mise à arpenter la pièce; son exaltation n'était pas tombée, au contraire, et l'insouciance affectée de son mari l'exaspérait de plus en plus. Dans l'intention d'éviter la reprise d'une discussion qui n'avait que trop duré à son gré, M. Brossard, feignit de s'absorber dans la lecture des divers papiers épars sur son bureau. Sa femme se lança alors dans un monologue irrité qui paraissait ne frapper que très peu l'attention de son mari.

Le timbre de la porte d'entrée résonna. M. Brossard interpella sa femme :

— Je te demanderai, si tu veux bien, la permission de recevoir une cliente. Cinq minutes seulement et ensuite je me tiendrai de nouveau à ta disposition.

Elle hésita, puis consentit. Elle prit la porte, se dirigeant vers le vestibule donnant accès à l'appartement. Quelques secondes après, la secrétaire vint avertir son directeur qu'une visiteuse, qui lui avait téléphoné un instant auparavant désirait le voir comme convenu.

— Faites entrer, dit-il.

Une jeune fille pénétra dans le cabinet de travail. Ginette était retournée dans son bureau.

— Alors, c'est vous, Suzanne Bonval, dit M. Brossard en dévisageant la nouvelle venue.

Celle-ci paraissait émue et ses premières paroles furent plutôt balbutiées; d'une mise modeste mais correcte, la jeune fille ne semblait pas appartenir à un milieu aisé; ses yeux noirs remarquablement expressifs étaient empreints d'une grande tristesse.

— Asseyez-vous, fit-il en désignant le fauteuil proche du bureau.

— Inutile, dit-elle d'une voix blanche.

Elle demeura immobile devant lui; son attitude le gê-

nait visiblement; il ressentait de cette présence un malaise qu'il n'essayait pas de dissimuler. Comme elle ne parlait pas, il commença :

— Ce que je vous ai dit par téléphone, mademoiselle, aurait pu vous dispenser d'une démarche que je considère comme tout à fait superflue. Après tant d'années...

La jeune fille leva le front et regarda fixement l'homme qui était en face d'elle; elle détaillait ses traits avec une telle insistance que son trouble s'accroissait et qu'il cherchait ses mots :

— C'est une très vieille affaire... Evidemment, elle est déplorable..., mais que pouvons-nous faire... La fatalité...

— La fatalité, répéta-t-elle avec un mauvais sourire, comme c'est vite dit.

— Quoiqu'il en soit, fit-il avec un geste vague de la main, nous n'y pouvons plus rien. N'est-ce pas votre avis?

— Non, répondit-elle sèchement.

— Croyez bien que j'ai été navré et que je garde encore la tristesse d'un pareil événement.

Elle ne répondit pas, continuant de tenir l'homme sous la fixité de son regard étrange. Il poursuivit :

— Bref, que voulez-vous après tant d'années?

— Oui, prononça-t-elle d'une voix sourde, le temps a passé, et j'ai grandi et j'ai compris.

— Vous vous rappelez de moi? demanda-t-il avec une pointe d'inquiétude.

— Très vaguement, dit-elle, mais j'ai tellement entendu parler de vous.

— Par votre père?

— Mon pauvre papa est mort trop tôt...

— C'est vrai, se rappela-t-il en baissant la tête pour se mieux souvenir ou pour éviter les yeux de son interlocutrice.

— Ma mère a toujours entretenu vivace en nous, le souvenir de notre cher disparu.

Il détourna un peu la tête sans répondre. Elle reprit :

— J'ai longtemps attendu le jour où je me présenterais devant vous.

— Dans quelle intention? demanda-t-il.

— Vous me le demandez?

— Dame, je vous le répète, votre visite après un laps de temps aussi long peut me surprendre.

— Vous ne vous attendiez pas à me voir un jour apparaître dans votre vie?

— J'avoue que j'avais oublié...

— Oublié, comme c'est facile pour le repos de la conscience.

Ce tête-à-tête lui devenait si pénible qu'il ne savait quelle contenance tenir.

— S'il s'agit d'argent, vous tombez bien mal, risqua-t-il.

— Il y a aussi l'honneur.

Il ouvrit des yeux où se lisait l'incompréhension.

— C'est un mot qui vous est étranger, prononça-t-elle, je m'en doutais.

— Quinze ans de cela, murmura-t-il.

— Les années ne font rien à l'affaire.

Durant ce dialogue, Mme Brossard qui n'avait pas quitté le vestibule s'était rapprochée de la porte et l'oreille tendue cherchait à saisir les bribes de la conversation engagée entre son mari et l'inconnue. Son visage prenait une expression tour à tour angoissée et atterrée; ses poings se crispèrent; rien n'aurait pu la détacher de cette porte.

Derrière une autre porte, celle qui séparait le bureau du directeur du petit local où sa secrétaire se tenait, la curiosité n'était pas moins grande. Mlle Ginette se demandait quelle était cette visiteuse qui n'avait pas voulu lui dire son nom et que M. Brossard attendait. Mais la dactylo, après quelques minutes d'observation, avait repris son travail et le martèlement de la machine à écrire couvrait bientôt le bruit très vague d'ailleurs de l'entretien.

Soudain, on entendit, assez espacées deux détonations, puis le bruit de portes qui claquaient. Un cri déchira l'air.

CHAPITRE II

L'INSPECTEUR DURANDEAU

Edouard, le garçon de bureau, rentrait de course en sifflant lorsque les exclamations venant du bureau de M. Brossard lui firent hâter le pas; contrairement à son habitude, il ouvrit la porte sans frapper, saisi d'une appréhension. Le spectacle qui s'offrit à sa vue lui arracha un « Oh ! » d'effroi.

Son patron était étendu sur le parquet, sans connaissance; auprès de lui, sa femme et la secrétaire; entre elles, un revolver, à quelques centimètres du bureau. Les paroles qu'il perçut ne contribuèrent pas peu à mettre le comble à l'émoi du garçon de bureau.

— On a tué monsieur ! s'écria-t-il.

Ginette se retourna :

— C'est sa femme qui l'a assassiné.

— C'est faux ! se défendit Mme Brossard.

Les deux femmes s'affrontaient, hostiles, sur le point de se jeter l'une sur l'autre. Edouard reprenant son sang-froid les sépara et se pencha sur le directeur de l'Agence Commerciale Africaine; il constata qu'une balle avait traversé le côté gauche, à la hauteur du cœur.

— Il est mort, murmura-t-il.

Il se releva et saisissant le téléphone appela Police-Secours. Mme Brossard et la secrétaire brisées toutes les

deux par l'émotion s'étaient éloignées du corps; la première s'effondra dans un fauteuil et l'autre, immobile, debout, la main droite crispée sur un mouchoir, demeurait hagarde.

— Si on le transportait dans sa chambre, dit d'une voix à peine perceptible, la dactylo.

Le garçon de bureau hocha la tête :

— Il ne faut rien bouger dans cette pièce, mademoiselle, avant l'arrivée de la police. Il s'agit d'un crime...

Les employés de l'Agence, le comptable, le caissier et une dactylo, qui travaillaient dans un local voisin étaient accourus. Edouard leur fit signe de se retirer. Quelques minutes s'écoulèrent, lourdes d'angoisse. Enfin, la police arriva : deux agents accourus promptement sur les lieux en side-car. Du premier coup d'œil, ils jugèrent la situation et l'un d'eux partit aussitôt prévenir le commissariat du quartier.

Peu après, le commissaire de police Dalbret et l'inspecteur Durandau se trouvaient réunis dans le cabinet de travail où s'était déroulé le drame. Ils procédèrent aux constatations d'usage.

— A-t-on prévenu un médecin? interrogea M. Dalbret.

— Hélas! c'était inutile, répondit Edouard.

— Vous n'avez pas à en décider. Allez en chercher un tout de suite.

L'inspecteur Durandau avait ramassé le revolver.

— Deux balles ont été tirées, dit-il.

Les deux femmes assistaient comme inconscientes à cette scène. Le policier interpella la secrétaire :

— C'est vous?

Elle secoua la tête négativement. Il se tourna vers Mme Brossard.

— Vous avez fait le coup?

— Non, ce n'est pas moi.

Ginette eut un haut le corps.

— Elle tenait encore l'arme dans sa main, lorsque je suis entrée.

— Ce n'est pas moi, répéta la femme de l'homme d'affaires. Il y avait une autre personne ici.

— Qui donc? demanda l'inspecteur Durandau.

— J'ignore son nom, elle s'est enfuie...

Mais la secrétaire insista :

— Cette visiteuse était partie un instant auparavant.

— Vous en avez menti, riposta Mme Brossard toute tremblante.

Le policier échangea un regard avec le commissaire; ils se comprirent. Le premier décida :

— Vous allez nous suivre; on vous interrogera toutes les deux.

Edouard revint avec le médecin qui, après avoir examiné

la victime, conclut à une mort instantanée due à la perforation du cœur; la balle s'était logée dans une côte après avoir traversé l'organe de part en part. Il conclut :

— L'autopsie ne donnera guère d'autres indications.

— Nous verrons, fit le commissaire. Je vous remercie.

Une demi heure plus tard, Mme Brossard, Ginette la secrétaire et Edouard amenés au commissariat subissaient le premier interrogatoire. Une fois de plus, les deux femmes aux prises se dressèrent l'une contre l'autre et à plusieurs reprises, M. Dalbret dut intervenir pour les calmer.

— Le juge d'instruction qui sera commis dans cette affaire, je lui promets du plaisir! murmura le magistrat.

L'inspecteur Durandeaup ne perdait pas une parole du vif colloque engagé entre les deux femmes. Finalement, il tenta de faire le point :

— Ce qui semble acquis, déclara-t-il, c'est que madame se trouvait seule auprès de son mari lorsque les détonations éclatèrent et, l'on doit en conclure que c'est elle la meurtrière.

— C'est exact, affirma avec force la secrétaire.

— C'est faux, nia Mme Brossard. Certes je me trouvais auprès de mon mari lorsque cette femme est entrée dans le bureau, mais une jeune fille venait d'en sortir et c'est elle qui a tué.

— Ah! oui, l'inconnue, la visiteuse introduite quelques instants auparavant, fit l'inspecteur sceptique.

Le commissaire semblait partager l'opinion du policier; mais l'enquête n'en était qu'à ses débuts; tous les éléments du drame faisaient défaut; il se réserva :

— L'instruction tirera l'affaire au clair. Pour l'instant, je prends les mesures qui s'imposent.

Il s'adressa à Mme Brossard :

— Je vous mets en état d'arrestation.

— Je proteste, je suis innocente.

M. Dalbret ne prêta aucune attention à ces dénégations et se tournant vers la secrétaire et le garçon de bureau :

— Vous êtes libres, mais veuillez vous tenir à la disposition de la justice.

L'inspecteur Durandeaup muni des quelques renseignements que lui avait fournis le premier interrogatoire, si décousu qu'il eût été, se mit en campagne. Il n'eut pas de peine à obtenir la confirmation qu'il cherchait, à savoir que le ménage Brossard était en complète désunion et que les disputes y étaient fréquentes aux dires mêmes des domestiques. La femme du directeur de l'Agence Commerciale Africaine avait même proféré des menaces de mort à l'adresse de son mari trop volage et qui avait dilapidé la fortune du couple.

Aussi bien, quarante huit heures après le drame, lors-

que M. Aveline, juge d'instruction commis dans l'affaire du boulevard Hausmann, prit possession du dossier trouva-t-il celui-ci bourré d'une documentation qui accusait formellement Mme Brossard. Cependant, le magistrat désireux de posséder une plus ample information avait-il convoqué ce matin-là l'inspecteur Durandau.

— Votre religion me semble faite, commença le magistrat. Mme Brossard est la coupable ?

— Mes premières investigations ont abouti en effet à me donner cette conviction.

M. Aveline ajusta ses lunettes, prit un temps, compulsa une pièce du dossier et poursuivit :

— Il importerait cependant, d'éclaircir un côté assez singulier du drame.

— Je sais à quoi vous faites allusion, monsieur le juge. La jeune visiteuse ?

— Vous m'avez compris. Avez-vous pu l'identifier ?

— Pas encore : tout ce que j'ai appris, c'est qu'elle s'était fait annoncer par un coup de téléphone ; Mme Brossard est formelle sur ce point et ce détail est confirmé par la secrétaire. La victime attendait l'inconnue dont il savait, lui, l'identité.

— Il est curieux, si elle n'a rien à se reprocher, que cette personne ne se soit pas encore fait connaître.

— Permettez-moi, monsieur le juge, de vous donner mon avis à ce sujet. La jeune femme en question devait être, d'après moi, une des nombreuses maîtresses du directeur de l'Agence Commerciale Africaine, et à ce titre, craignant non sans raison le scandale, elle n'éprouve aucune hâte à se présenter à nous.

— C'est en effet judicieusement raisonné, convint le magistrat.

Cela dit, il esquissa une moue et ajouta :

— N'empêche que si nous parvenions à la retrouver, madame Brossard ne chercherait plus à la mettre en avant pour tenter de s'innocenter.

— Croyez bien que je multiplie les recherches dans ce sens, bien que ce personnage me semble tout à fait épisodique.

— D'après vous, cette jeune inconnue a tout ignoré du drame ?

— Je ne dis pas cela ; elle a pu assister à la phase finale du meurtre, mais je pencherais plutôt pour une autre version : c'est après son départ, immédiatement après, que madame Brossard surgissant du vestibule où elle se tenait, en proie à une crise de jalousie exacerbée ; fit feu par deux fois.

Tout en écoutant, le magistrat tournait les pages des rapports contenus dans le dossier déjà volumineux ; il s'arrêta à une pièce :

— L'histoire du revolver vous semble éblouissante, d'après ce que je dis.

— J'en ai la certitude. Contrairement aux affirmations de la meurtrière, l'arme était bien sa possession. J'en veux voir une preuve dans les faits consignés dans mon rapport.

— Oui, je vois : madame Brossard avait maintes fois demandé dans son entourage un revolver, entre autres à une de ses amies qui s'était d'ailleurs refusée; elle a du certainement tenté d'obtenir le dangereux objet auprès d'autres personnes et l'une d'elles a cédé à ses sollicitations; évidemment, ce témoin restera dans l'ombre.

— C'est la seule version plausible; l'arme est vieille et n'a pu être achetée dans le commerce.

— Soit, fit le magistrat passant à un autre sujet sur lequel il désirait des renseignements complémentaires. Il y a eu deux coups de feux.

— En effet.

— La première balle s'est égarée.

— On l'a retrouvée dans le mur, derrière le fauteuil de la victime. C'est la seconde balle tirée d'une façon moins hâtive qui a atteint son but, c'est-à-dire la victime.

— Madame Brossard a mieux ajusté la seconde fois que la première.

— Après le premier coup de feu, monsieur Brossard s'est dressé et a dû aller au-devant de sa femme pour lui arracher l'arme de la main. Fatale imprudence qui faisait de lui une cible plus rapprochée, à tel point qu'il fut frappé presque à bout portant; on a constaté des traces de brûlure sur le gilet.

— Très vraisemblable, approuva le juge d'instruction.

Il appuya les coudes sur son bureau et reprit :

— Que pensez-vous de mademoiselle Ginette Darquin, la secrétaire-dactylo et maîtresse de la victime par surcroît.

— Il importe, d'après moi, monsieur le juge, d'accueillir sous bénéfice d'inventaire toutes ses dépositions.

— Je comprends votre sentiment; cette agréable personne était la rivale de l'épouse légitime et par cela même sa partialité est flagrante; elle charge l'inculpée à fond.

— Un point assez obscur et que je me suis efforcé d'élucider se rapporte à l'attitude de Ginette Darquin durant le meurtre.

— Vous voulez parler de son intervention?

— En effet, ce n'est qu'au deuxième coup de feu qu'elle a quitté le petit bureau où elle travaillait.

— Quelle justification donne-t-elle?

— Elle déclare qu'en entendant le premier coup de revolver, elle fut frappée d'une telle stupeur qu'elle de-

meura sur place, incapable d'ouvrir la porte. Ce ne fut qu'au second coup de feu, c'est-à-dire quelques secondes après, qu'elle passa dans le cabinet de travail et vit Mme Brossard, le revolver à la main. Tout de suite, la meurtrière lâcha l'arme.

— La visiteuse inconnue que l'épouse de la victime s'entête à dénoncer comme la coupable, n'était plus là ?

— Ginette Darquin et Mme Brossard sont d'accord sur ce point, un des rares sur lesquels elles ne sont pas en contradiction.

Méticuleux, M. Avoline prenait des notes qui s'ajoutaient en marge du texte des rapports.

— Mme Brossard, qui avoue avoir fait une scène à son mari avant la visite de l'inconnue, portait-elle l'arme sur elle, à ce moment-là ?

— D'après le garçon de bureau, la femme de la victime n'avait pas de sac ; ce n'est qu'après, durant la conversation de la jeune femme avec son mari, qu'elle aurait quitté le vestibule pour aller chercher le revolver ; elle déclare qu'elle est montée chez elle prendre son sac où se trouvait son mouchoir.

— C'est sa version. Autre chose : quel dommage, ne pensez-vous pas, que l'absence du garçon de bureau durant le drame ? Cette course n'était-elle pas préméditée ? elle prive l'instruction d'un témoignage capital.

— C'est mon avis, mais à mon idée, il ne s'agit là que d'une regrettable coïncidence.

Il y eut un silence durant lequel le juge d'instruction relut quelques procès-verbaux ; l'inspecteur Durandeaup suivait sur son visage mobile ses impressions au fur et à mesure de sa lecture. Le magistrat ferma enfin le dossier.

— Il me faudra entendre tous ces protagonistes, dit-il.

Puis, s'adressant au poicier :

— Somme toute, la victime, peu intéressante, n'est-ce pas ?

— Situation déplorable, à la veille de la ruine, et avec cela une vie privée très mouvementée : trois ou quatre femmes à entretenir. Chez lui, l'enfer ; les dépositions des domestiques concordent toutes sur ce point.

— Je vous remercie.

L'inspecteur Durandeaup se retira ; la besogne ne lui manquait pas, car il avait à cœur de réduire à néant les dénégations de l'inculpée et de la pousser aux aveux.

CHAPITRE III

UN REPORTER IMAGINATIF

Ce matin-là, cinq jours après le drame, le juge d'instruction réunit dans son cabinet l'inculpée, Mme Brossard,

la secrétaire GINETTE DARQUIN et le garçon de bureau EDOUARD. La confrontation fut mouvementée, comme on pouvait le prévoir. La maîtresse continua d'accabler l'épouse légitime qui se défendait âprement. M. AVELINE dut intervenir à plusieurs reprises pour calmer les deux rivales et tirer au clair certains points imprécis de l'enquête. EDOUARD, entre les deux femmes courroucées, jouait le rôle de témoin muet et, à chaque question du magistrat, ne pouvait que répondre :

— Je n'ai pas assisté au drame.

Lorsqu'on en vint aux rapports entre la victime et l'inculpée, la certitude s'affirma de nouveau que le ménage était désuni depuis déjà de longs mois.

— Vous n'iez toujours vous être procuré l'arme du meurtre ? interrogea le juge en s'adressant à Mme BROSSARD.

— Ce revolver ne m'a jamais appartenu ; dit-elle avec force.

— Pourtant, vous convenez avoir demandé dans votre entourage une arme pour faire disparaître votre mari.

L'inculpée baissa la tête ; le magistrat continua :

— Vous répétiez à qui voulait l'entendre que la vie conjugale était devenue impossible. Allons, avouez ? Pourquoi chercher à faire retomber sur une autre les conséquences de votre geste ?

— Je n'ai pas tué, répéta de nouveau Mme BROSSARD.

— Vous persistez à accuser l'inconnue, cette visiteuse dont vous semblez avoir mis à profit la présence dans le bureau de votre mari.

L'inculpée ne répondit pas. GINETTE DARQUIN intervint et lança :

— C'est elle qui a assassiné M. BROSSARD. Celui-ci m'avait confié souvent que sa vie étaient en danger et que chaque jour sa femme le menaçait.

— Vous entendez ? fit M. AVELINE.

Mme BROSSARD se confina dans son mutisme. Le juge d'instruction comprit qu'il ne tirerait plus rien d'elle et mit fin à la confrontation, laquelle n'avait pas apporté le résultat escompté ; aucun fait nouveau ne pouvait être enregistré.

L'inspecteur DURANDEAU, convoqué peu après par M. AVELINE et mis au courant, ne fut pas autrement surpris d'apprendre que l'inculpée maintenait dans son système de défense. Il ajouta :

— L'avocat de Mme BROSSARD jouera évidemment aux Assises du doute que laisse subsister le manque de renseignements touchant l'inconnue.

— C'est son atout et c'est pourquoi je regrette la lacune de l'enquête à ce sujet. Toujours rien ?

— Ce n'est pas à présent que cette jeune personne se fera connaître. Elle ne tient certainement pas à la publicité encore moins aujourd'hui qu'hier.

— Et pourtant, son témoignage réduirait à néant les allégations de l'inculpée. A propos, avez-vous lu la « tartinine » que consacre à l'affaire le reporter du *Rapide*, Patrice Laville ?

Le policier esquissa un large sourire :

— Voilà un journaliste plein d'imagination : la victime ayant traité des affaires en Afrique, il se lance dans l'hypothèse d'aventure extraordinaire ; le soleil d'Algérie met son esprit en ébullition.

M. Aveline avait pris le journal sur son bureau ; il lut avec emphase :

« — M. Brossard entretenait certainement des relations avec des indigènes de l'Afrique du Nord et s'était trouvé autrefois en contact avec des individus, trafiquants d'armes peu recommandables. Dans les milieux d'affaires que fréquentait la victime on garde un silence assez singulier sur le passé du directeur de l'Agence Commerciale Africaine... »

— Que va-t-il chercher là ? interrompit l'inspecteur Durandau en riant.

— Il doit être à la ligne ; il connaît l'art d'écrire un feuilletton. Je continue :

« ... La police recherche une inconnue aux yeux noirs. Ne serait-ce pas une berbère ? Certes, l'état de l'instruction ne permet pas encore de commenter certains faits sur lesquels les investigations se poursuivent actuellement. Cependant, la persistance que met l'inculpée à rejeter la responsabilité du meurtre oblige les enquêteurs à s'entourer de tous les témoignages et celui de l'étrange visiteuse serait particulièrement désirable... »

— Et voilà ! Dit en manière de conclusion le policier. Je soupçonne ce reporter de vouloir s'offrir aux frais de la princesse, c'est-à-dire de son journal, un petit voyage au delà de la Méditerranée.

— Les yeux noirs... La berbère... les trafiquants d'armes... C'est du meilleur film d'aventures.

— Il faut bien amuser le lecteur. Mais je devine l'origine de ce papier ; comme vous le savez, j'ai demandé à la police d'Alger des renseignements sur le directeur de l'Agence Commerciale Africaine qui possédait un bureau dans cette ville, il y a quelques années.

— Je sais, et votre dernier rapport contient la réponse de vos collègues de là-bas : la victime n'avait plus de bureau à Alger, mais simplement un représentant, un cer-

tain Martin qui, d'ailleurs, s'occupe en même temps d'une représentation de vins du pays.

— Toutes ces considérations ne nous permettent pas de suivre M. Patrice Laville dans ses hypothèses.

— C'est mon opinion et l'affaire doit être dénouée à Paris et non en Afrique.

L'inspecteur Durandau se leva.

— Mes compliments, cher monsieur; vous connaissez la manière de faire rebondir les affaires qui languissent trop au gré du public.

Patrice Laville, grand gaillard d'une trentaine d'années, au visage large et souriant, aux yeux francs, accueillit sans humeur ces félicitations ambiguës.

— Vous êtes si chiche de détails en cette affaire qu'il faut bien chercher ailleurs sa pâture, fit-il.

— On ne peut pourtant pas accumuler drame sur drame et compliquer les affaires simples pour vous fournir de la copie.

— Evidemment, chacun son métier.

— Et qu'avez-vous appris de neuf auprès du concierge? s'inquiéta l'inspecteur.

— N'intervertissons pas les rôles, rétorqua le reporter en élargissant son sourire.

— Je crois deviner que vous êtes sur la trace de la jolie berbère aux yeux noirs? plaisanta le policier.

— Moquez-vous, rira bien qui rira le dernier.

Il serra la main de l'inspecteur.

— A bientôt, en Afrique, peut-être! dit-il en éclatant de rire.

Patrice Laville s'était donné pour tâche d'interroger tous les témoins du drame dans l'espoir de saisir un détail qui le mènerait sur la bonne voie. Il connaissait l'inspecteur Durandau qui n'avait pas la réputation d'aimer les journalistes trop curieux à son gré, « de vrais chiens dans un jeu de quilles » se plaisait-il à répéter?

Ses pas le conduisirent rue de Vaugirard où demeurait Ginette Darquin. La jeune femme se trouvait chez elle. Elle n'ouvrit pas sa porte sans réticences au journaliste, mais il sut insister et passa enfin le seuil du petit appartement qu'occupait dans un immeuble moderne la maîtresse de la victime.

— Je ne peux rien vous dire d'autre que ce que vous savez, fit-elle.

— Je ne viens pas chercher la révélation du drame, commença-t-il. Elle ne vous appartient pas, je m'en doute; ma démarche se bornera plus modestement à obtenir de vous, si vous le permettez, quelques petits détails insignifiants, mais qui, d'après moi, peuvent créer l'ambiguïté.

— Evidemment, dit-il, et je vais poursuivre mes recherches.

Le policier avait décidé de retourner ce matin-là boulevard Haussmann; certains détails restaient à préciser. Pour la troisième fois depuis l'ouverture de l'enquête, il désirait s'entretenir avec le concierge de l'immeuble. Comme il entra dans la loge, une figure de connaissance frappa son regard : c'était Patrice Laville, le reporter du *Rapide*. Il le salua d'un ironique bonjour, de l'affaire assez mystérieuse par certains côtés, vous en conviendrez.

La jeune femme avait introduit le reporter dans un petit salon de style arabe d'un goût assez sûr.

— L'inspecteur Durandau est-il venu vous voir? s'enquit-il.

— Non, répondit-elle. J'ai été convoquée plusieurs fois quai des Orfèvres, mais, par bonheur, personne n'est venu m'importuner.

— Je m'excuse d'être le premier; mais si je vous posais cette question, c'est parce que M. Durandau eut été charmé de contempler cet intérieur exotique, lui, qui se gausse de mon esprit aventureux.

— De fait, votre reportage que j'ai lu ce matin me semble témoigner de beaucoup d'imagination.

— Rêve aujourd'hui, réalité demain, dit en souriant Patrice Laville.

— Que désirez-vous de moi? *

— Pourriez-vous me dire en quels termes M. Brosard évoquait devant vous son passé, je veux dire la période de sa vie qu'il vécut en Algérie, il y a une dizaine d'années, je crois?

Ginette Darquin esquissa un geste vague.

— Nous nous éloignons du drame.

— Je ne tiens pas à aborder avec vous le récit du crime.

— Alors, je ne vois pas...

— Permettez-moi de revenir à ma question : M. Brosard vous entretenait-il souvent des jours passés par lui en Afrique?

Elle hésita, puis, avec un effort :

— Je ne sais où vous voulez en venir?... Aurais-je satisfait votre curiosité professionnelle en vous rapportant que M. Brosard évitait ce sujet dans nos entretiens.

— Pourtant, ce décor, ces meubles, ces tapis, souvenirs d'Afrique?

— Certes, il avait aménagé ici un petit coin de style algérien, mais ce fut sur ma demande, un caprice, et je dus insister.

— Vous n'êtes pourtant pas originaire de là-bas?

Elle montra sa tête blonde et rit :

— Je ne ressemble pas aux filles de ce pays, comme vous voyez, et la nuance de mes cheveux est naturelle.

Le reporter revint à sa première question :

— Vous me laissiez entendre tout à l'heure que le directeur de l'Agence Commerciale Africaine n'abordait pas volontiers la période de sa vie antérieure à son installation à Paris. Sur quoi se base votre affirmation ?

— M. Brossard semblait avoir gardé une certaine tristesse de son séjour en Algérie. Un jour que je lui manifestais mon désir d'un voyage en Afrique du Nord, ses yeux s'assombrirent et, cette parole m'a frappée lorsque je l'entendis, il me dit : « Jamais, n'entends-tu, jamais je ne retournerai là-bas ! » Il mit sa tête dans ses mains et, jusqu'à son départ, il demeura sombre, taciturne.

Patrice Laville enregistrait sans en perdre une syllabe ces déclarations. Elle s'en aperçut et tenta de détourner le sens de la conversation.

— Je ne sais pourquoi je vous raconte cela. Quelle importance pouvez-vous y attacher ?

— Il ne répondit pas, mais au contraire reprit :

— N'avez-vous pas essayé de revenir sur ce projet de voyage ?

— Une autre fois, mais mon insistance le mit dans une telle colère, suivie d'un tel abattement, que je décidai de ne plus jamais prononcer un mot sur ce sujet.

— Je comprends, mais dites-moi, si je ne suis pas trop indiscret, pourriez-vous à présent me donner votre opinion sur le drame ?

Ginette Darquin se leva, frémissante, les yeux reflétant la colère :

— Il n'y a aucun doute, affirmait-elle avec force, c'est sa femme ! Sur ce point, vous pouvez être catégorique. Les confidences que j'ai reçues de mon ami ne me permettent pas d'en douter et je suis certain que vous partagez l'opinion générale.

Sans faire connaître son sentiment, le reporter lança :

— Il y a pourtant l'inconnue ?

La jeune femme haussa les épaules.

— Si elle n'avait pas été là, bien mal à propos, il faut en convenir, Mme Brossard n'eût accusée, moi ou une autre personne. Elle a profité du moment propice pour commettre son forfait.

— Peut-être cette version qui est celle de la police, d'ailleurs, est-elle la bonne.

Mais Patrice Laville avait prononcé les derniers mots sans conviction. Il prit congé de Ginette Darquin.

— Il se peut, dit-il en passant la porte, que je revienne vous importuner.

A la manière allègre dont il descendit l'escalier, on pouvait en déduire que le reporter n'était pas mécontent de sa démarche. Revenu au journal, il alla droit au bureau du chef des informations. Ce dernier attendait sa copie.

— Alors, Laville, quel de neuf dans le drame du boulevard Haussmann? Le public suit avec intérêt les péripéties d'une enquête assez délicate.

— Et qui peut se compliquer, poursuivait le reporter.

— Qu'entendez-vous par là?

— Que les recherches pourraient s'orienter plus loin que la métropole.

— Vous croyez que la clef de l'énigme n'est pas à Paris?

Patrice Laville fit une moue qui signifiait que cette hypothèse pouvait être envisagée. Il précisa :

— Ne pensez-vous pas qu'un petit tour là-bas pourrait fournir matière à un bon reportage? Quand il ne s'agirait que du passé de la victime, passé assez trouble, de l'avou même de l'instruction.

— Si vous voulez, acquiesça le chef des informations. L'actualité chôme en ce moment.

CHAPITRE IV

LE BAR DU HARENG-MYOPE

Patrice Laville, muni d'une petite valise, débarquait à Alger quarante-huit heures après son entrevue avec le chef d'informations du *Rapide*. Il descendit dans un hôtel proche du port et, sans plus attendre, se fit indiquer la rue de Paris où habitait M. Martin, représentant en Afrique du Nord de l'Agence Commerciale de feu M. Brossard. Il avait obtenu cette adresse auprès du vieux comptable de la maison et non sans peine. L'employé, très méfiant, avait hésité à fournir le renseignement; mais le reporter lui ayant affirmé qu'il garderait le secret sur la source de cette indication, il avait cédé.

M. Martin était un jovial et robuste Marseillais installé depuis plus de vingt ans à Alger; il brassait plusieurs affaires et s'occupait entre autres des intérêts de M. Brossard. Il ne se montra pas surpris de la visite du reporter parisien.

— Depuis la fin tragique de ce « pauvre » M. Brossard, vous êtes la dixième personne pour le moins qui frappez à ma porte.

— Des policiers ?

— Certes, et aussi quelques rédacteurs de journaux régionaux que le crime du boulevard Haussmann a mis en éveil. Je vous dirai tout de suite comme à eux que je ne sais rien des causes du drame et qu'il me paraît un peu fort d'imaginer le plus petit rapprochement entre ce meurtre et les affaires du défunt à Alger.

M. Martin sourit et ajouta :

— Ces affaires étaient quasi nulles; comme vous ne devez pas l'ignorer, l'entreprise de M. Brossard périlait chaque jour davantage et si je n'avais eu que cette représentation, je n'aurais pas mangé du pain tous les jours. Il y a belle lurette que cette agence avait cessé de réaliser des bénéfices tout au moins de ce côté de la Méditerranée.

« Les policiers m'ont quitté persuadés de cette vérité, connue d'ailleurs de tous les milieux financiers et commerciaux de la ville. Vos confrères ne pourront, si vous les interrogez, que vous confirmer mes dires. »

Il tapota familièrement l'épaule de son visiteur et reprit :

— Croyez-moi, cher monsieur, simple drame conjugal et si vous m'aviez écrit avant d'entreprendre ce déplacement, je vous aurais conseillé de ne pas quitter la Capitale. Enfin, Alger est une belle ville et vous y passerez des heures agréables.

— Je savais parfaitement que les rapports parvenus d'ici à la Police judiciaire étaient négatifs, mais mon voyage a un autre but.

— Vous m'intriguez, jeune homme. C'est à mon tour de vous interroger.

Il se rassit, et appelant sa femme qui vaquait aux soins du ménage :

— Berthe, sers-nous donc l'anisette.

Les verres remplis du liquide blanchâtre, M. Martin paraissait plus à l'aise pour écouter son interlocuteur.

— Ce n'est pas tout à fait le drame qui m'intéresse, commença l'envoyé spécial du *Rapide*, mais le passé de la victime.

— Quelle curiosité singulière!

— J'ai l'intention de brosser dans mon journal la figure assez étrange de M. Brossard et, dans cette intention, je voudrais recueillir quelques détails pittoresques sur le passé du disparu.

M. Martin leva au plafond ses bras épais et courts :

— Quelle idée! Enfin, si vous croyez amuser vos lecteur par ces histoires anciennes, libre à vous.

— Je viens donc vous demander de me faciliter ma tâche en me mettant en relations avec une personne ayant fréquenté assidûment autrefois la victime?

Le visage du représentant de commerce devint soucieux.

— Croyez-moi, jeune homme, dit-il après avoir réfléchi un moment, croyez-moi, n'allez pas mettre votre nez dans ces affaires-là.

— Il est donc vrai que M. Brossard s'est livré il y a une quinzaine d'années à certains trafics en marge de la loi.

— Vous savez, dans les affaires... répondit évasivement M. Martin, il y a des moments où l'on peut s'aventurer un peu trop loin.

— Par exemple, se livrer à la contrebande des armes.

M. Martin mit un doigt en travers de ses lèvres épaissies :

— Chut ! Ne réveillons pas le chat qui dort.

— N'ayez crainte ; mon but n'est pas de provoquer un scandale rétrospectif sur la mémoire du directeur de l'Agence Commerciale Africaine. Je tiens un « papier » intéressant et c'est pourquoi je voudrais m'aboucher avec quelqu'un ayant bien connu M. Brossard.

— Si vous voulez, consentit M. Martin, mais je vous préviens, à vos risques et périls.

— Bah ! j'aime l'aventure.

— Vous serez peut-être servi plus largement que vous ne le voulez, prononça lentement le représentant de commerce.

Ce dernier alla à un classeur, l'ouvrit et en tira un vieux registre, balbutia quelques mots en revint vers le reporter.

— Allez donc ce soir au bar du Hareng-Myope, un petit bouiboui de la banlieue nord d'Alger, dans une rue qui traverse la rue d'Eljaba. Vous demanderez un indigène : Ali ben Sali.

— Quel est ce personnage ?

— Un des hommes à tout faire de M. Brossard au temps où il travaillait dans cette ville. C'est, à ma connaissance, le seul survivant de la bande.

Patrice Laville avait tiré son bloc-notes, inscrivait le nom et l'adresse indiquée. Ce renseignement obtenu, il vida son verre et prit congé. M. Martin le reconduisit paternellement, lui prodiguant des recommandations :

— Mêlez-vous, le milieu où vous allez vous rendre n'est pas très recommandable, mais pour un chercheur d'émotions, il y a des minutes intéressantes à vivre. Ah ! cet Ali ben Sali est un ivrogne invétéré ; je ne sais exactement ce qu'il fait en ce moment ; il change de métier tous les mois et la police le tient à l'œil. Bref, gardez-vous à droite, gardez-vous à gauche, et bonne chance !

Patrice Laville attendit avec impatience le déclin du jour ; il flâna sur le port, dîna dans un petit restaurant en face des quais, rentra à l'hôtel, s'allongea une heure sur le lit, puis s'apprêta à sortir.

— N'oublions pas notre « précaution ».

Il appelait ainsi son brownie qui se trouvait dans sa valise et qu'il glissa dans la poche droite de son pantalon. Le soir était venu, le reporter se dirigea vers le bar que lui avait indiqué M. Martin.

Le bar du Hareng-Myope était fréquenté par une clientèle assez mêlée : des dockers crasseux et brailards, des colporteurs, des camelots chargés de leur pacotille, de leur bimboloterie, et qui se disputaient en maniant des cartes noires comme leurs doigts, devant des boissons fortes. Les altercations violentes étaient fréquentes, mais dégénéraient rarement en bagarres sanglantes, grâce aux interventions rapides et énergiques du maître de séant, une brute solide et carrée, le père Triquart, qui rétablissait l'ordre à grands coups de nerf de bœuf.

Lorsque Patrice Laville pénétra dans le bar, il fut tout d'abord suffoqué par la forte odeur de sueur et de boissons et ses oreilles s'emplirent brusquement d'un charivari assourdissant. La fumée du tabac voilait presque les bees d'éclairage. Le reporter avisa une table où une place était encore vide et s'y installa; le garçon du bar vint prendre la commande. Lorsqu'il revint avec le café demandé, le journaliste le retint par la manche et lui glissa à l'oreille :

— Est-ce que Ali ben Sali est là?

L'homme dirigea son regard à l'autre bout de la salle.

— Oui, c'est le camelot que vous voyez là-bas avec sa ceinture rouge et son fez déteint.

— Pourriez-vous lui dire que quelqu'un désire boire un verre avec lui.

— Croyez bien qu'il ne refusera pas; il a un large trou sous le nez, dit en riant le garçon.

Il alla faire la commission et tout de suite Ali ben Sali arriva d'un pas trainard, écarquillant des yeux étonnés; il se demandait ce que cet étranger lui voulait, Laville le rassura.

— J'ai besoin d'un guide qui me piloterait dans le vieux Alger. On m'a parlé de vous. Voulez-vous accepter?

Ali ben Sali flaira le bon pourboire et accéda avec empressément, inclinant la tête à plusieurs reprises.

— Auparavant, donnons-nous des jambes.

Connaissant le défaut capital de l'indigène, il entendait l'exploiter au mieux de ses projets. Ali ben Sali ne se fit pas prier pour absorber trois apéritifs coup sur coup; ensuite, l'envoyé spécial du *Rapide* et son guide sortirent du bar.

— Qui donc, missié, vous a donné mon nom? questionna le camelot intrigué.

Patrice Laville attendait cette demande; elle devait lui servir à amorcer un entretien utile. Il répondit :

— Des amis de Martial Brossard, le directeur de l'Agence Commerciale Africaine.

Ces mots eurent le don d'arrêter net dans sa marche, l'Algérien dont les yeux s'assombrirent.

— Vous connaissiez cet homme ?

— Un peu, répondit le reporter qui ne voulait pas s'engager trop avant. Vous vous rappelez bien de lui ?

L'indigène hochait la tête, puis reprit sa marche. Patrice Laville entendait délier davantage la langue de son compagnon et, dans ce but, avisant un petit café, l'y entraîna : Ali ben Sali s'attabla volontiers de nouveau. Ce furent de larges rasades de tafia qui échauffèrent l'esprit du colporteur ; le journaliste se gardait bien de suivre son vis-à-vis dans ses libations et, mettant à profit ses moments d'inattention, échangeait son verre plein contre l'autre vide. Le résultat escompté ne se fit pas trop attendre. Lorsque l'homme fut à point, l'envoyé spécial du *Rapide* mit son plan en action.

Un gaulard qui n'avait pas froid aux yeux que votre ancien patron, n'est-ce pas ? Les scrupules ne le gênaient pas.

Ali ben Sali épanouit son sourire et sa face simiesque prit une mimique expressive.

— Jour ça, missié, y avait pas bon avec lui.

— Tu dois en connaître des histoires ?

L'homme secoua la tête ; ses yeux pétillèrent.

— Oui, mais faut pas raconter.

— Aujourd'hui, pas de danger, il est mort.

La figure de l'indigène exprima l'étonnement : il ne connaissait pas les journaux et ignorait le drame du boulevard Haussmann. La nouvelle parut le soulager d'un grand poids.

— Il a été assassiné, poursuivit Patrice Laville.

— Par Allah, que Mahomet l'accepte dans son paradis !

— Je crois que c'est plutôt le diable qui le recevra. Il a dû en faire des malheureux dans toutes les affaires qu'il a traitées quand il était ici.

— Pour ça, c'est bien vrai, affirma l'indigène.

— Il a ruiné plusieurs personnes.

— Moi sais pas..., mais je me rappelle...

Il s'arrêta ; il craignait d'en avoir déjà trop dit. Cependant, un nouveau verre de tafia le rendit plus loquace.

— Tu te rappelles quoi ? enchâna le journaliste qui tenait à connaître la pensée de son guide.

Ali ben Sali fit claquer sa langue et parla :

— Y avait un pauvre homme, une pauvre femme et un petit enfant. Associés du maître... Pauvres gens ! Lui, mort...

Il fit le simulacre d'un revolver plaqué à la tempe.

— Il s'est suicidé ? interpréta le reporter.

L'indigène opina de la tête ; puis après un silence provoqué autant par l'alcool absorbé que par l'évocation de quelque scène tragique, il murmura :

— L'enfant... une petite fille... Si mignonne... quatre ou cinq ans...

Tout d'abord, Patrice Laville ne fut pas frappé par ce dernier propos, puis soudain, comme un éclair, un rapprochement traversa son esprit; il seroua l'épaule de l'Arabe qui s'assoupissait et lui demanda :

— Te rappelles-tu le nom de cet homme qui s'est tué, le père de l'enfant?

L'Arabe esquissa un geste vague.

— Y en a loin, très loin, beaucoup des années...

— Voyons, fais un effort.

— Sans pas...

Puis il parut se souvenir et avalant d'un trait le fond de son verre, jeta :

— Chez moi, peut-être... Vieux papiers...

Patrice Laville força son compagnon à se lever :

— Allons chez toi.

Quelque peu titubant, l'indigène sortit du débit et conduisit le reporter dans une maison d'aspect sordide, non loin de là. Ils gravirent deux étages d'un escalier en spirale et se trouvèrent devant une porte que l'Arabe poussa; c'était la soupenote où il gîtait : une pailleasse, un escabeau, une armoire de bois blanc toute maculée de taches. C'est vers ce misérable meuble qu'il se dirigea; il l'ouvrit et en tira quelques papiers jaunis.

— J'en ai porté pauvres bagages de la femme et de l'enfant, au bateau, lorsqu'elles partirent; elles m'avaient donné leur adresse à Paris.

Le journaliste se précipita sur un papier que lui tendait l'homme; il lut : « Bonval, 40, rue Saint-Placide. »

— Mais pourquoi toi vouloir connaître cela? se ravisa Ali ben Sali.

— Simple curiosité, fit négligemment le reporter qui avait noté l'adresse. Et pourrais-tu me dire si cette affaire se rapportait à un trafic d'armes?

A ces paroles, l'indigène parut dégrisé subitement; sa bouche eut un pli mauvais et, d'une voix sourde, il dit sans regarder son interlocuteur :

— Faut pas être trop curieux, crois-moi. Tu en sais peut-être de trop...

Patrice Laville comprit qu'insister serait dangereux; il fit mine de plaisanter, tourna les talons et, jetant un billet, il cria au revoir à l'indigène, puis dévala l'escalier.

CHAPITRE V

UN GUET-APENS

Ali ben Sali, la gorge brûlée par les multiples boissons absorbées, fut pris d'un irrésistible besoin de se rafraî-

chir, et à peine Patrice Laville eut-il franchi le seuil de la maison borgne qu'il courut au bar du Haveng-Myope. La clientèle y était moins compacte; l'heure s'avancait; pourtant il retrouva la petite bande qu'il fréquentait régulièrement chaque soir. Un individu à la liguasse rousse, à la face bestiale, l'accueillit par un grognement; c'était Jo-le-Brutal, chef incontesté du groupe.

— J'ai soif, gémit Ali ben Sali.

Jo-le-Brutal, qui connaissait l'indigène depuis son enfance et l'avait eu comme complice dans plusieurs « coups durs », l'interpella :

— L'étranger ne t'a-t-il donc pas payé suffisamment à boire ?

L'autre ne répondit pas; Jo-le-Brutal le considérait avec méfiance; au bout d'un instant, il n'y tint plus et interrogea :

— Que te voulait-il ?

— Il m'a demandé de lui servir de guide.

— Et que lui as-tu fait voir ?

Cette question déconcerta l'Arabe qui bégaya quelques mots intelligibles; cette attitude fuyante éveilla les soupçons du chef qui entra en fureur.

— Est-ce que tu me prends pour un balot ? Ainsi, tu veux me faire croire qu'un étranger t'engage comme guide et te rince la dalle, sans plus, et te tire son chapeau.

Il fixa son oeil dur sur l'homme :

— Allons, tu me caches la vérité. Il a voulu te tirer les vers du nez et, évidemment, après avoir séché quelques verres, tu as marché.

Ali ben Sali fut pris d'un léger tremblement; Jo-le-Brutal ne riait pas avec le travail; il précisa :

— C'est un mouchard, j'te dis; il est peut-être de la police.

Il connaissait, lui, le drame du boulevard Haussmann et un rapprochement s'était tout de suite établi dans son esprit entre l'arrivée de l'intrus et l'enquête en cours; il ne semblait guère tenir à ce que certains souvenirs fussent sortis de l'oubli. Il décocha une violente bourrade à son compagnon et, devant ce qui s'était passé, s'inquiéta :

— Vous avez parlé tous les deux de l'affaire; il t'a pris par ton côté faible; je sais que tu ne résistes pas à quelques verres de tafia.

L'Algérien baissa la tête; Jo-le-Brutal avait toujours lu dans sa pensée et, fataliste, il savait qu'on ne lui résistait pas. Son silence était un aveu.

— C'est bien, fit le chef. Mais je tiens à être fixé tout à fait. Viens par ici.

Il entraîna son piètre compagnon dans un coin de la

salle, hors de la bande; il y eut entre les deux hommes un conciliabule assez mouvementé accompagné de force gestes; puis on entendit Jo-le-Brutal commander :

— Je veux le voir, tu m'entends, et demain, pas plus tard. Tu as compris? Arrange-toi pour le retrouver.

C'est ainsi que Patrice Laville, à son grand étonnement, revit le lendemain matin, dans le hall de l'hôtel, son « guide » de la veille qu'il pensait bien ne plus revoir. Certes, l'indigène n'avait pas sans peine retrouvé la trace du Parisien, mais il existe dans la pègre une collaboration de tous les instants qui sert ses membres, les aide et leur permet d'arriver à leurs fins.

— Missié, salua l'Arabe, j'ai bien pensé à vous et je crois qu'il y a bon. Papiers très intéressants chez camarade.

Ce préambule allécha d'emblée l'envoyé spécial du *Rapide* qui s'enquit aussitôt :

— Tu viens me chercher?

— Non, pas si vite, mais ce soir, vers neuf heures, toi venir à la maison d'un ami... C'est au numéro 8, rue de la Grande-Casbah.

— Entendu, on sera exact au rendez-vous.

La journée se passa assez rapidement pour Patrice Laville qui alla voir quelques confrères, mais se garda bien de leur raconter son aventure; il tenait à l'exclusivité de son enquête; d'ailleurs, celle-ci n'en n'était pas à son terme et la nuit pouvait réserver des surprises. Il dina de bonne heure et, à huit heures, se dirigea vers la rue de la Grande-Casbah; il tenait à repérer les lieux; le quartier était populeux et presque exclusivement habité par des familles arabes. Bientôt, il approcha de la maison où devait avoir lieu la rencontre; c'était une bâtisse d'aspect misérable composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage auquel on accédait par un escalier extérieur dont les marches s'accrochaient à la muraille. Une leur brillait à la fenêtre de l'étage.

— Bah! se dit-il, je suis en avance, mais si mes deux gaillards sont là, on pourra commencer plus tôt l'entretien.

Il se mit à grimper l'escalier; un bruit de voix assez fort l'arrêta à la dernière marche, tout près de la porte; il prêta l'oreille et ce qu'il entendit ne lui fit pas regretter son indiscretion.

— T'en fais pas, Ali, criait quelqu'un. Mais tu comprends, si c'est un mouchard, il ne sortira pas vivant d'ici.

Il y eut une plainte vague, un chuchotement, mais la voix rude reprit :

— C'est de ta faute, idiot! Pourquoi lui avoir donné le nom? Je ne tiens pas à voir rebondir cette sale affaire. Finir mes jours au bagne, sans blague!

Des paroles se perdirent dans le bruit d'une voiture qui traversait la rue. Le reporter se rapprocha davantage de la porte dans l'espoir de saisir d'autres phrases, mais les deux hommes dont il avait identifié l'un, Ali ben Sali, s'entretenaient à voix plus basse. Le rideau pendu à l'unique fenêtre ne couvrait pas entièrement les vitres; Patrice Laville se pencha, cherchant à voir l'intérieur de la pièce; il y parvint en faisant de l'équilibre sur la marche.

Cet effort ne fut pas effectué en vain; il pût suivre une scène dont l'intérêt surpassait son attente : le compagnon d'Ali ben Sali, qu'il se rappelait avoir aperçu au bar du Hareng-Myope, examinait deux gros revolvers qu'il rangea ensuite dans le tiroir de la table placée au milieu. Puis le reporter entendit :

— Là, voilà qui est fait. Que veux-tu, ça le guérira d'être trop curieux; ce n'est pas moi qui suis venu le chercher. Ce n'est pas encore lui qui mettra la main sur les papiers.

Il y eut un silence, puis la même voix jeta :

— Pour nous donner du cœur au ventre, allons boire un coup.

Patrice Laville comprit que le moment était venu de s'écarter; il descendit en toute hâte, sur la pointe des pieds, afin de ne pas donner l'éveil, et disparut dans la nuit. Il regarda sa montre : huit heures et demie.

— Encore trente minutes avant le rendez-vous, murmura-t-il.

Il s'était éloigné d'un pas rapide et marchait au hasard. Qu'allait-il faire? Ne serait-il pas de la plus élémentaire prudence de rentrer à l'hôtel et de reprendre de lendemain le paquebot pour Marseille? Ce fut son premier sentiment, mais le goût de l'aventure, du risque, inné chez tout bon reporter, l'emporta bientôt sur la sagesse. Et puis une phrase perçue tout à l'heure exerçait un attrait irrésistible sur lui : « Ce n'est pas encore lui qui mettra la main sur les papiers... » Ces papiers présentaient-ils donc un si vif intérêt? Sa décision était prise; il fit volte-face et reprit le chemin de la maison du rendez-vous.

Un plan s'était dressé dans son esprit, mais il fallait agir vite et avec audace, profiter de l'absence très courte certainement des deux compagnons.

— Si j'arrive à temps et que la porte ne soit pas fermée à clef, pensait-il, tout se passera bien.

Il monta quatre à quatre le petit escalier de bois; tourna le bouton de la porte, avec un « ouf » de satisfaction.

— Dépêchons-nous avant le retour de ces deux canailles, s'encouragea-t-il.

Il alla droit au tiroir, prit les deux revolvers et vida

les barilletts de leurs cartouches qu'il enfouit dans sa poche; dans ce geste, il s'assura que son brownie à lui était bien en place. Il remit les deux armes dans le tiroir et redescendit en vitesse l'étage. Il était temps; il crût apercevoir dans l'ombre les deux silhouettes. Dix minutes lui restaient avant l'heure fixée; il les employa à rôder dans les parages.

— Il s'en est fallu de peu que je ne sois fait comme un rat, murmura-t-il.

À présent, il se sentait calme, de sang-froid, après un court moment de perplexité; il n'aurait pas donné sa place à un autre confrère, fut-il son meilleur ami. Il avait l'impression de toucher au but. Une horloge lointaine égrenait les neuf coups qu'il attendait; sans hâte, il retourna à la maison du « dur ».

Jo-le-Brutal et l'Algérien se trouvèrent en face de lui dès le seuil franchi; le premier qui lui avait ouvert forçait un sourire qu'il voulait aimable; quant au second, il arborait une mine effarée et l'inquiétude se fut emparée de Patrice Laville, à sa vue, s'il n'avait su ce qu'on lui ménageait.

— Asseyez-vous donc, cher monsieur, dit le chef en présentant la seule chaise du logement. Les deux individus prirent chacun un escabeau. La conversation s'engagea assez pénible. Jo-le-Brutal ne pouvait brusquer l'interlocuteur et cherchait à mettre en confiance l'étranger.

— Mon ami Al ben Sali m'a dit que vous vous intéressez à l'affaire Brossard. C'est en effet un cas curieux. Mais, dites-moi, à quel titre vous attachez-vous à cette affaire au point de faire un tel voyage? Police, peut-être?

L'interpellé ne bouvoya pas et jeta carte sur table.

— Je suis reporter au *Rapide*.

— Bon métier, apprécia Jo-le-Brutal. Et que voulez-vous apprendre de nous?

— Tout ce qui touche M. Brossard ne peut m'être indifférent et la preuve, c'est que je suis ici.

— Qui vous a mis sur nos traces?

— Un heureux hasard, se contenta-t-il de répondre.

Il n'entendait pas attirer des ennuis à l'obéissant M. Martin. Cette réponse évasive ne fut pas du goût du chef qui se mordit les lèvres; dans ses yeux une lueur plus vive passa.

— Je ne vois pas ce que nous pourrions vous apprendre?

— Mais si, racontez-moi, par exemple, cette affaire de trafic d'armes qui devait pousser au suicide M. Bonval?

Une bombe eût éclaté dans la pièce qu'elle n'aurait pas provoqué plus d'émoi que ces paroles. Jo-le-Brutal, peu habitué pourtant aux ménagements dans sa conversation, n'en croyait pas ses oreilles.

— Trafic d'armes, la famille Bonval?... Je ne comprends pas.

— Mais si, vous savez bien où je veux en venir? D'ailleurs, Ali ben Sali a dû vous faire part de mes recherches. Un bon mouvement : laissez-moi consulter les papiers que vous délenez?

Jo-le-Brutal lança au bavard Ali ben Sali un regard qui signifiait clairement qu'il paierait cher ses inconséquences de langage; puis renirant sa colère, il feignit l'ignorance.

— Si vous ajoutez crédit aux propos d'un saoulard, vous n'avez pas fini de marcher.

— Ce n'est pas mon opinion, dit le journaliste très flegmatiquement.

Ce ton imperturbable désarçonnait le chef qui ne pouvait s'empêcher d'être frappé par le cran du jeune homme; mais lorsque celui-ci eut formulé de nouveau sa demande concernant les papiers, Jo-le-Brutal éclata :

— Vous êtes inconscient, mon petit bonhomme, et je vais vous chauffer de mon bois. Sachez d'abord que vous en savez beaucoup trop et, ensuite, que vous êtes entièrement à ma merci.

Comme Patrice Laville ne semblait pas réaliser la situation, le chef frappa du poing la table.

— Vous n'avez pas idée, mais là pas du tout, que vous jouez votre vie? On voit qu'Ali ben Sali ne vous a pas dit qui je suis?

— Non, mais je m'en doute : un bandit.

L'homme resta bouche bée sous l'injure; jamais, de toute sa vie, on ne lui avait tenu tête avec une telle crânerie. Sa fureur atteignit le paroxysme.

— Ce freluquet, grogna-t-il, a besoin d'une petite leçon qui pourrait bien être la dernière.

Un sourire accueillit cette menace. Jo-le-Brutal ouvrit brusquement le tiroir, passa un revolver à son compagnon et empoigna l'autre qu'il braqua sur le reporter. Laville ne sourcilla pas; son regard demeura calme; il dit :

— Ne faites pas le méchant, cher monsieur, et veuillez de bon gré me remettre le dossier Bonval. Cela me contrarierait, en vérité, de recourir à des moyens extrêmes.

Jo-le-Brutal s'était dressé, gonflé de rage, son revolver braqué à trois doigts de la poitrine du reporter.

— Cette petite comédie n'a que trop duré, dit-il.

A son tour, Patrice Laville se leva, mais sans hâte, et fixa les deux revolvers avec placidité.

— Evidemment, vous n'en êtes pas à un cadavre près. Mais, cher monsieur, j'ai idée que ma dernière heure n'est pas encore venue, alors que la vôtre, si je voulais...

Et il tira lentement de sa poche son browning. Jo-le-Brutal et Ali ben Sali pressèrent en même temps sur la

gâchette. On n'entendit qu'un petit bruit sec. La stupeur des deux malfaiteurs fut inimaginable. L'envoyé spécial du *Rapide* sourit, jouissant de leur étonnement qui se changea en effroi lorsque leur vis-à-vis tira une balle au plafond en commentant :

— Mon arme, elle, est bien approvisionnée; il en reste encore cinq à votre disposition, c'est-à-dire trois de trop.

D'effroi, Ali ben Sali avait laissé choir son revolver; quant à Jo-le-Brutal il considérait le sien d'un regard affolé, puis il laissa retomber son bras, vaincu, incapable de réaliser ce qui se passait. Patrice Laville renouvela sa demande sur un ton très poli :

— Ne vous faites pas prier : le dossier Bonval, s'il vous plaît ?

Le chef, devenu docile, mâté, se dirigea vers l'armoire, l'ouvrit et y prit une liasse de papiers dissimulée derrière une pile de cartons. Le journaliste s'empara du dossier et s'inclinant, il remercia :

— Il est préférable de s'arranger ainsi. N'est-ce pas votre avis ?

Mais s'apercevant que Jo-le-Brutal fermait les poings avec l'intention visible de s'en servir à défaut de son arme inutilisable, il ordonna sur un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Haut les mains !

Les deux hommes obtempérèrent; le journaliste ne semblait pas d'humeur à badiner et son browning ne quittait pas la position horizontale, droit sur Jo-le-Brutal, le plus dangereux, car Ali ben Sali n'était plus qu'une loque et marmonnait des prières; cette scène extraordinaire dépassait son entendement et lui paraissait miraculeuse.

Patrice Laville glissa les papiers dans la poche intérieure de son veston et, sortant à reculons, tenant en respect les deux complices, gagna l'escalier, leur criant :

— Ne baissez les mains que dans cinq minutes, et restez chez vous, s'ilou...

Sur cette menace, il disparut rapidement dans la nuit. Une demi-heure plus tard, il se retrouvait, très satisfait, dans sa chambre d'hôtel.

CHAPITRE VI

L'INCONNUE AUX YEUX NOIRS

— Alors, Laville, je vous réserve trois colonnes dans la une ?

C'est par ces mots que le chef des informations du *Rapide* accueillit son envoyé spécial retour d'Alger.

— Peut-être, répondit ce dernier, mais je vous demande un délai.

— Je dois procéder à quelques vérifications indispensables.

— Vous faites durer le plaisir.

— Bonne chance ! Nous patienterons encore vingt-quatre heures.

En quittant le journal, Patrice Laville se disait qu'en un jour, on pouvait abattre de la besogne. Tout d'abord, il avait résolu de retrouver les Bonval, grâce à l'adresse que lui avait donnée Ali ben Sali. Il se présentait quelques instants plus tard au n° 40, de la rue Saint-Placide ; le concierge ne se rappelait pas du tout un locataire de ce nom ; pourtant, il consulta un carnet laissé par son prédécesseur, il y avait une dizaine d'années de cela.

— En effet, les Bonval sont notés avec leur changement d'adresse : 110, rue Caulaincourt.

Le reporter s'y rendit, mais là encore n'atteignit pas le but de sa course ; mais il apprit que les personnes qu'il cherchait avaient déménagé et devaient demeurer 61, rue Oudinot.

— Vais-je faire le tour de Paris ? se demandait-il en dévalant l'escalier du métro.

Mais cette fois-ci, la réponse fut affirmative.

— Mme Bonval et sa fille, au troisième, porte à droite.

Il n'y alla pas, il y vola, et si peu accessible aux émotions qu'il fut, il sentit son cœur battre plus fort. Était-ce la dernière étape de son enquête et le résultat allait-il couronner ses efforts ? Il sonna, attendit un moment ; une jeune fille, dont il remarqua tout de suite les yeux noirs, lui ouvrit. Il se présenta :

— Patrice Laville, rédacteur au *Rapide*.

La jeune fille eut un haut-le-corps et si le reporter n'eut passé le seuil, elle eut certainement refermé la porte à son nez ; mais trop tard ; il était dans la place. Constatant son trouble, il la rassura :

— Ne me considérez pas, mademoiselle, comme un adversaire et excusez-moi de m'introduire ainsi chez vous. Vous êtes bien Suzanne Bonval ?

— Oui, monsieur ; mais...

— Je sollicite un entretien.

Elle le conduisit dans la salle à manger, ferma une porte donnant sur une pièce où travaillaient deux ouvrières. Très pâle, elle demanda d'une voix presque éteinte :

— Que nous voulez-vous ?

Les yeux de la jeune fille prirent une expression d'angoisse indicible ; elle semblait près de défaillir et dut s'accouder à une chaise.

— Vous devinez le motif de ma visite : l'affaire du boulevard Haussmann...

« Ne craignez rien mademoiselle je ne viens pas vous accabler, mais vous secourir.

Ces paroles ne parvinrent pas à calmer l'émoi de la jeune fille qui répéta d'une voix étranglée :

— Que nous voulez-vous ?

Elle s'était assise en face du journaliste : ses yeux rencontrèrent des siens et cet examen, si rapide qu'il fut, apporta enfin un peu de tranquillité dans son cœur : ce jeune homme ne lui inspirait pas de la méfiance. Avec ménagement, employant des circonlocutions, il exposa le but de sa démarche : éclaircir le mystère qui planait sur le meurtre du directeur de l'Agence Commerciale Africaine.

— Je reviens d'Alger, raconta-t-il, et j'ai recueilli là-bas des renseignements susceptibles d'orienter les recherches d'un autre côté. J'ai appris votre adresse, ou plutôt vos adresses successives depuis votre départ d'Alger...

Elle l'interrompit et haleta :

— Je vous en conjure, parlez bas. Personne ne se doute... Ma mère est malade, très malade ; elle ne sait rien. Pour vivre, nous avons monté un petit atelier de couture : nos ressources sont modestes, depuis notre ruine... notre ruine...

Elle fondit en larmes ; ses mains tremblaient.

— Pourquoi ne suis-je pas morte ? sanglota-t-elle. Ah ! le misérable !

— Martial Brossard ?

— Oui, cet homme qui a fait notre malheur et que j'ai...

Les mots s'arrêtèrent dans sa gorge et, de nouveau, il la sentit sur le point de s'évanouir.

— Je sais la sinistre canaille qu'était cet individu ; j'en ai obtenu la confirmation au cours de mon voyage et je comprends quelle haine vous avez pu porter à cet homme. Faites-moi tout à fait confiance ; vous n'aurez pas à le regretter ; j'apporte de là-bas de quoi vous innocenter.

Elle hocha la tête et murmura :

— Trop tard... L'irréparable est accompli.

— Je sais. Elle leva vers lui un regard de pauvre être traqué et demanda :

— Alors, demain, dans les journaux...

Il la rassura doucement :

— Je suis seul à savoir. Mais, je vous en prie, dans votre intérêt, confessez-vous à moi. J'ai déjà presque tout compris.

Suzanne Bonval, d'une voix que l'émotion rendait à peine perceptible, raconta :

— J'étais bien petite lorsque le drame qui devait bouleverser notre vie et aboutir au geste fatal que vous savez se déroula. Je n'avais pas cinq ans ; un jour, je vis ma

mère effondrée, en larmes, habillée de noir; elle me dit : « Tu ne reverras plus ton papa. » Quelques jours plus tard, nous quittons Alger, comme des fugitives; et venions échouer à Paris où, pour subvenir à nos besoins, avec le peu d'argent qui nous restait, ma mère montait un petit atelier de couture.

À l'évocation de ce passé, la jeune fille s'interrompt, secoua la tête comme pour chasser le souvenir des heures douloureuses, pénibles de cette époque; puis elle reprit :

— Ma mère m'apprit à vénérer la mémoire de mon père et, jusqu'à ces derniers temps, je demeurai dans l'ignorance de sa fin tragique. Il y a un mois, gravement malade, ma mère me fit ses confidences : « Ton père, me dit-elle, n'est pas mort naturellement... Il s'est suicidé... » Je demandai des détails et, atterrée, je sus que mon père, tout jeune encore, quelques mois après son mariage, s'était associé avec un de ses camarades, Martial Brossard, mais que ce dernier l'avait entraîné dans des affaires suspectes...

— Un trafic d'armes?

— Oui, mais c'était à l'insu de mon père. Martial Brossard s'était servi de son nom, de sa signature, l'avait déshonoré, ruiné, acculé au suicide... Mon pauvre papa, lui, si droit, si honnête, n'avait pu survivre à cette honte. Ma mère ajouta après ce récit : « Maintenant que tu es grande, j'ai voulu que tu partages mon immense chagrin. On ne sait jamais; plus tard, on aurait pu parler mal de ton père. Sache que tu n'as pas à en rougir. » Vous devinez la haine que je ressentis à l'égard de l'homme qui avait causé la mort de celui que nous adorions, d'autant plus que ma mère me rapporta en terminant que Martial Brossard détenait certain papier qui pouvait réhabiliter la mémoire de mon père, mais qu'il n'avait jamais voulu s'en dessaisir, car ce document l'accablait, lui, qui avait fait peser sur son associé toute la responsabilité de tractations délictueuses...

— Je comprends mieux à présent.

— Depuis cette révélation, mon parti fut pris : obtenir une entrevue de Martial Brossard dont j'avais retrouvé la trace et exiger de lui le document en question. L'autre jour, ma décision prise, je prenais le revolver même dont mon pauvre papa s'était servi et je me rendis boulevard Haussmann. Je n'avais pas l'intention de tuer; je le jure, mais seulement d'effrayer ce lâche personnage; mais il me reçut d'une façon si méprisante, repoussant en riant mes sollicitations, que je perdis la tête : je tirai...

— Par deux fois?

— Non, je n'ai pressé qu'une fois... Mais je ne sais plus... Mon geste m'échappe; c'était comme une autre moi-même qui agissait.

Sa respiration était saccadée; elle était en proie à une émotion qui la brisait toute; cependant, elle réagit et continua :

— Vous me direz que, justice faite, j'aurais dû ne pas laisser accuser une autre et me dénoncer à la justice. Croyez bien que si j'avais été seule, c'eût été là mon premier mouvement; mais il y a ma mère qui a tant souffert, c'était la tuer. Elle ignore tout de mon acte; elle ne lit pas les journaux; sa faiblesse est extrême... A présent, il ne me reste plus qu'à me remettre entre les mains de la police.

Patrice Laville était violemment ému; il lui prit la main et murmura :

— Vous êtes une brave et honnête jeune fille. Vous parlez de vous dénoncer parce que j'ai appris la vérité? Mais je suis journaliste et non policier; cette confession restera entre nous.

Il sortit, en même temps qu'il parlait, un papier :

— Le document que vous étiez allée chercher boulevard Haussmann, ce papier qui innocente et réhabilite votre père, en voici le double que j'ai arraché aux complICES de Martial Brossard, à Alger.

Elle releva la tête et, dans ses yeux, un éclair passa; elle tenait enfin sa vengeance et, en outre, l'acte qui remplaçait son père au rang des honnêtes gens. Il poursuivit :

— Ce document dont je me suis emparé de haute lutte indique nettement que Martial Brossard s'est servi du nom de votre père, allant jusqu'à imiter sa signature, rejetant sur lui la responsabilité d'un trafic criminel. Le voici, je vous le remets.

Elle le remercia avec effusion. Il se leva pour prendre congé.

— Désormais, lui dit-il, j'espère que vous me considérerez comme votre ami?

Sans répondre, elle tendit sa main au jeune homme. Ce dernier, dans la rue, se sentit partagé entre des sentiments assez contradictoires: certes, il avait fait une bonne action, mais, au point de vue professionnel, c'était un fiasco et il n'envisageait pas sans appréhension son retour au *Rapide*.

— Bah! l'honneur et la tranquillité d'une jeune fille d'un tel mérite vaut bien qu'on sacrifie un beau reportage.

Effectivement, le chef des informations du *Rapide* ne se montra pas enchanté des atermoiements de son envoyé spécial, mais voulut bien patienter devant les assurances de Patrice Laville. Ce dernier retourna rue Oudinot durant les jours qui suivirent; il assista, témoin ému, au déchirement intime de Suzanne Bonval dont la loyauté s'exaspérait d'une situation dramatique qui paraissait sans issue : porter le coup fatal à sa mère ou laisser condamner une innocente.

— Un matin, on sonna à la porte du logement des Bonval, à l'heure où Patrice Laville avait l'habitude de venir. Suzanne alla ouvrir, mais quel ne fut pas son étonnement de se trouver en présence d'un homme qui lui lança au visage :

— Police! Vous êtes bien Suzanne Bonval.

Sur sa réponse balbutiée, l'inspecteur Durandeau, car c'était lui, intima l'ordre à la jeune fille de le suivre. Elle comprit, sollicita un délai de quelques instants qu'elle mit à profit pour faire ses recommandations à l'une des ouvrières dont elle savait le dévouement.

— Je suis prête, fit-elle en revenant de l'atelier.

L'inspecteur Durandeau avait été mis sur la piste des Bonval d'une façon assez curieuse. Le voyage de Patrice Laville à Alger l'avait d'abord fait sourire; il s'en gaussait avec ses collègues, puis il avait appris par des journalistes, au cours d'une rencontre fortuite, que l'envoyé spécial du *Rapide* se montrait assez énigmatique depuis son retour et semblait cacher quelque chose. Intrigué, le policier avait résolu de tirer l'affaire au clair; il avait suivi le reporter deux matins de suite et s'était trouvé en face du 54, rue Oudinot: il n'avait pas tardé à connaître les raisons des visites fréquentes du reporter.

Le signalement de Suzanne Bonval correspondait assez exactement avec celui de l'inconnue aux yeux noirs, cette prétendue herbère, la visiteuse qu'avait reçue Martial Brossard. Le flair du policier avait fait le reste.

CHAPITRE VII

L'AVEU

Le rebondissement de l'affaire du boulevard Haussmann provoqua dans l'opinion publique un vif sentiment de curiosité. Délivré de son serment, Patrice Laville rédigea un « papier » sensationnel qui, malgré les réticences de la version policière, tendait à innocenter Suzanne Bonval, justicière, abattant un gangster.

Mme Brossard, que le juge d'instruction avait remise immédiatement en liberté, revint à son domicile; mais contrairement à l'attente de son entourage, elle ne semblait pas apprécier la détente de sa libération. Elle demeurait énigmatique et aux compliments qu'on lui adressait elle opposait un mutisme étrange. On attribuait cette attitude à son deuil et l'on pensait que la mort de son mari, en dépit des disputes conjugales, lui laissait d'amers regrets.

Une semaine passa; la culpabilité non contestée de Suzanne Bonval rendait à présent sans mystère et, par conséquent, sans intérêt l'affaire du boulevard Haussmann et les lignes que lui consacraient les journaux diminuaient

chaque matin. Patrice Laville avait fait tenir à la mourrière, par l'intermédiaire de son avocat, une lettre l'informant qu'il entendait se faire inscrire aux Assises comme témoin à décharge. Certes, la personnalité douteuse de la victime rendait presque sympathique la figure de la jeune fille et le public s'attendrissait sur le sort de la fille de Bonval.

Personne n'aurait pu s'attendre au coup de théâtre qui éclata dix jours exactement après l'arrestation de Suzanne Bonval. On apprit que Mme Brossard avait tenté de s'empoisonner en absorbant une forte dose de véronal. Elle fut transportée dans un état désespéré à une clinique de Neuilly. On interpréta le mobile de son acte à la révélation du passé trouble de son mari et à la honte qu'elle avait pu en éprouver. D'autres assuraient que la femme de l'homme d'affaires ne pouvait se consoler de la perte de sa fortune et qu'elle avait préféré mettre fin à ses jours.

Les médecins appelés à son chevet émitrent un diagnostic fatal; la malheureuse ne pouvait survivre à sa tentative. Le lendemain matin de son entrée à la clinique, reprenant pour quelques heures ses esprits, Mme Brossard insista pour qu'on appelât à son chevet le commissaire de police.

— C'est entendu, répondit l'infirmière qui croyait la malade en proie au délire, mais reposez-vous.

Elle insista avec une force dont on ne l'aurait plus cru capable. Le médecin, mis au courant, intervint à son tour pour calmer la mourante, mais il n'y réussit pas.

— Je vous en conjure, gémit-elle, faites ce que je vous demande... Ne me laissez pas mourir ainsi... Je connais mon état; les heures me sont comptées... Je ne regrette pas la vie, mais je ne veux pas partir avec ce poids sur la conscience.

Devant une telle insistance, le directeur de la clinique fit prévenir le commissaire de police tout en l'avertissant que l'état de la malade en était à son stade final. Quelques instants plus tard, le magistrat pénétrait dans la chambre de la moribonde. Celle-ci l'accueillit avec un soulagement qui se manifesta par une lueur plus vive animant ses yeux.

— Monsieur, murmura-t-elle si bas que le commissaire dut s'approcher plus près du lit, j'ai un aveu très grave à vous faire...

Il semblait à chaque phrase qu'elle ne parviendrait pas à achever ces mots; elle se radiff pourtant dans un sursaut de tout son être et poursuivit :

— Ce n'est pas... Suzanne Bonval... qui a tué mon mari...

Le commissaire de police se fit plus attentif, se penchant sur la malheureuse.

— Non, ce n'est pas elle...

— Mais alors, c'est...

— Oui, c'est moi...

Elle haleta; sa respiration était devenue courte et les paroles qui suivirent, elle les arracha péniblement de son être :

— Voilà comment... cela s'est passé... Suzanne Bonval a bien tiré sur mon mari, mais sa balle ne l'a pas atteint..., elle s'est perdue dans le mur... Mon mari, saisi de peur, s'affaissa... Je suivais les phases de ce drame derrière la porte... La jeune fille, croyant l'avoir tué, lâcha son arme et s'enfuit... A ce moment, j'entrai dans le bureau, ramassai le revolver et tirai à bout portant... Vous savez le reste... La secrétaire me surprit... Mais c'est la visiteuse inconnue sur qui devait peser les soupçons...

Sa confession terminée, Mme Brossard se sentit soulagée et une quiétude sereine se répandit sur son visage très pâle; elle prononça encore quelques mots :

— Vous demanderez à cette jeune fille de m'accorder son pardon, en mon nom, pour le mal que je lui ai causé, et au nom de mon mari...

Sa tête retomba lourdement sur l'oreiller. L'infirmière s'était approchée.

— Il n'est plus possible de l'interroger, dit-elle au commissaire de police.

— Ma mission est terminée, dit celui-ci qui avait enregistré l'aveu.

Les journaux du soir consacrèrent un reportage en première page au dénouement imprévu du drame du boulevard Haussmann. Patrice Laville manifestait une joie exubérante. Dans les bureaux de la Police judiciaire où il s'était rendu avec plusieurs de ses confrères, il rencontra l'inspecteur Durandau.

— Vous voyez bien que, finalement, les événements ont adopté ma version, s'écria ce dernier en apercevant le rédacteur du *Rapide*. Mme Brossard était bien la meurtrière!

— Vous ne manquez pas de toupet, mon cher inspecteur!

— Quoique vous en disiez, le résultat m'a donné raison et Suzanne Bonval, votre berbère aux yeux noirs, ô reporter imaginaire, n'était qu'une fausse meurtrière.

— A propos, j'espère que cette jeune fille ne passera pas une nuit de plus en prison?

Le policier prit le journaliste par le bras et l'entraîna hors de la pièce.

— Pour vous montrer que je ne suis pas un mauvais bougre et que je ne déteste pas les reporters, je vous ai réservé une surprise.

— Vous m'étonnez.

— Et pourtant c'est la vérité, et cette surprise vous fera plaisir, j'en suis persuadé; mon flair m'en avertit.

Intrigué, Patrice Laville suivit le policier à travers plusieurs couloirs qui devaient les conduire au cabinet du juge d'instruction. Arrivés devant la porte, l'inspecteur Durandeauesquissa un sourire.

— Attendez quelques secondes encore, cher monsieur, et vous me remercirez; laissez-moi quelques instants.

Il avait à peine achevé sa phrase que la porte s'ouvrit et que Suzanne Bonval apparut.

— Mademoiselle Suzanne! s'écria le jeune homme.

— Elle avait souri d'abord, inséparable amie d'enfance.

— Libre, je suis libre! murmura-t-elle.

— Vous avez bien mérité après de telles émotions, dit le policier.

Ce dernier se retira alors discrètement par une autre porte.

— Tout de même, ce Durandeauesquien, pensa le rédacteur du *Rapide*, il a de l'esprit et du cœur; je reviens sur mon opinion.

Il s'adressa à la jeune fille encore toute émue des minutes qu'elle venait de vivre.

— Permettez-moi de vous reconduire chez votre mère.

— Présentant la question qu'allait lui poser Suzanne Bonval, il ajouta :

— Votre maman va un peu mieux; je me suis inquiété d'elle tous ces jours-ci. Elle vous attend.

— Merci, dit-elle en acceptant le bras du jeune homme.

L'inspecteur Durandeauesque les aperçut qui s'en allaient en causant amicalement.

— Je ne me serais jamais douté que ce drame finirait par une idylle.

FIN

Dépôt légal : 2^e Trimestre 1946. N° 31.

Imprimé : La Technique du Livre, Paris, O.P.L. n° 31.3083

Editeur : La Technique du Livre, Paris, O.P.L. n° 31.3083

Imprimerie : La Technique du Livre, Paris O.P.L. n° 31-3083

